Le commerce des plantes dans le monde : entre histoire des savoirs et histoire des empires (XVIe – XXe siècle)

Carte blanche à la Revue d'histoire moderne & contemporaine – Rendez-vous de l'histoire à Blois, 12 octobre 2019

Les plantes exotiques ont fait la fortune des empires coloniaux et de leurs plantations. Mais comment s'est fait le lien entre les intérêts marchands, les producteurs locaux, avec leurs savoirs vernaculaires, et les consommateurs occidentaux ?

A l'occasion de la publication du numéro n° 66-3, de la revue d'Histoire moderne et contemporaine - Le commerce des plantes : Empires, réseaux marchands et consommation (XVIe-XXe siècle)

MODÉRATION : Philippe MINARD, Professeur à l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, directeur d'études à l'EHESS.
INTERVENANT·E·S :

- Hélène BLAIS, Professeure à l'ENS de Paris
- Claire FREDJ, Maîtresse de conférences à l'Université Paris Nanterre-Paris 10
- Samir BOUMEDIENE, Chargé de recherche au CNRS
- Rahul MARKOVITS, Maître de conférences à l'ENS de Paris.

Le compte rendu résume ici des propos communs, de manière non exhaustive.

Au départ du numéro, il y a l'idée que les deux secteurs de recherche que sont l'histoire des savoirs botaniques et l'histoire des échanges commerciaux n'ont pas été suffisamment croisés : l'intérêt du dossier est de les faire dialoguer en observant les pratiques de terrain.

Quelle différence entre « histoire globale » et « histoire impériale » ?

Aujourd'hui, on a l'impression d'être dans la mondialisation, alors que la première mondialisation a lieu dès les Temps modernes. Réfléchir les échanges de l'époque permet de se défaire du présentisme. En la matière, la tension entre « approche impériale » et « approche globale » est assez féconde. En effet, chaque colonie fonctionne selon le système de l'Exclusif, mais celui-ci est un objectif plus qu'une réalité. Dans les faits, « les tubes ne sont pas étanches », ce qui justifie une approche globale. Quand on observe par exemple la situation de Saint-Domingue et de sa proximité avec les treize colonies américaines, « les tuyaux sont percés ». Cependant, certaines plantes circulent essentiellement car le système est colonial, il faut donc jouer sur les échelles d'analyse pour avoir une meilleure compréhension de la situation.

Avec les empires coloniaux se mettent en place des logiques de bio-prospection, des chercheurs vont essayer d'inventorier les plantes utiles. Il faut bien comprendre qu'on colonise aussi par l'appropriation d'un savoir sur les plantes. Il y a une reconfiguration même du rapport aux plantes, puisque les considérer comme « une ressource naturelle » est déjà une construction. Cela commence avec le commerce des épices, puis celui des stimulants (café, thé, tabac…) et enfin les plantes médicinales et tinctoriales (ex : indigo).

Trois plantes, avec chacune leur histoire, sont présentées dans la conférence :

- Le ginseng est considéré comme le remède suprême dans la pharmacopée chinoise. Il pousse dans quelques pays d'Asie. Au XVIIIe siècle, on va en trouver une forme au Canada, ce qui va faire naître l'idée de vendre le ginseng canadien au chinois. La découverte du ginseng va permettre la mise en place d'un circuit commercial qui relie Montréal à Canton, avec pour acteur principal la Compagnie des Indes françaises, qui envoie les indiens prospecter pour en trouver. Cependant, un circuit rival naît, passant par Londres.

Les jésuites ont joué un rôle majeur dans la découverte du ginseng. Celle-ci est réalisée par le père Lafitau, après lecture des écrits du père Jartoux, qui avait eu l'instinct de sa présence au Canada.
Il va se créer une bulle spéculative autour du ginseng : comme il est très cher en Chine, le produit a une forte valeur ajoutée. Certains marchands font donc des immenses achats, et cela marche. Il y a donc une flambée des prix en 1752 puis une chute brutale. Ce n'est pas seulement lié à l'état du marché, mais surtout à la stratégie monopolistique de la Compagnie des Indes françaises. C'est la logique du contrôle qui dysfonctionne et fait chuter les prix.

- Le quinquina, écorce qui provient principalement de Bolivie et du Pérou. Elle est utilisée pour fabriquer la quinine, et donc pour soigner le paludisme en Afrique. La géographie du quinquina est assez simple pendant longtemps, car c'est une plante uniquement andine. Cependant, avec la recrudescence du paludisme, l'offre ne correspond plus à la demande et les colons vont tenter de faire croitre les plantations. Au début du XXème siècle, presque tout le quinquina est acheté à Java car les Hollandais ont largement investi et ont réussi à en faire la culture.

- La vanille, dont le goût a la particularité de pouvoir être imité. La vanille dans le monde est pendant longtemps la vanille française.

Il faut saisir le rôle majeur des médecins et des apothicaires dans le rapport aux plantes. On peut observer pour cela deux médecins espagnols : Monardez et Hernandez.

Monardez est un médecin de Séville. Celui-ci profite du retour des expéditions pour poser des questions très précises sur les plantes du Nouveau Monde. Or celles-ci n'étaient pas connues de la tradition européenne qui venait de l'Antiquité. On va donc chercher leurs ressemblances avec des choses connues, ce qui sous-entend que celles-ci ont moins de valeur que les choses nouvelles. Monardez les considère comme des choses nouvelles. D'un autre côté, Hernandez va poser des questions aux locaux pour écrire une histoire des plantes d'après les savoirs vernaculaires.

A la fin du XVIIIe, les colonisateurs européens vont créer des jardins botaniques. Ceux-ci ont pour rôle d'être des pépinières, des lieux de vente et d'échanges. Les directeurs de jardin vont élaborer des catalogues de plante.

Les populations locales ne profitent que très peu du commerce de plantes, à part quelques marchés qui deviennent parfois des petites villes. On peut d'ailleurs approfondir le sujet grâce à la thèse de Sidney Mintz, Sucre blanc, misère noire, qui explique que les sucrières ont été des laboratoires de l'industrialisation.

Il est intéressant de s'intéresser aux modalités de transfert, de captations des savoirs, car tous n'ont pas circulés. Par exemple, les connaissances sur les plantes abortives aux Caraïbes ne sont jamais sorties.

Pour approfondir la question, toutes les informations évoquées ici sont publiées dans le numéro mentionné plus haut : Le commerce des plantes : Empires, réseaux marchands et consommation (XVIe-XXe siècle) de la revue d'histoire moderne et contemporaine.